

der ce médaillon que vous a donné ma mère, et acceptez en échange celui-ci."

En même temps elle détachait de la poitrine de la princesse G***, une de ses dames d'honneur, un médaillon dans lequel son portrait était enchâssé dans un cercle d'or et de diamants, et l'offrait au vieillard.

IV

Le vétéran y appliqua ses lèvres, comme autrefois il avait baisé celui qu'il reçut de la reine Louise, et sortit du palais en bénissant le nom de sa souveraine, qui, après tant d'années, savait si bien témoigner sa reconnaissance.

Dévouement héroïque d'un enfant de huit ans.

Voici, l'histoire d'un enfant véritablement extraordinaire, non point par la précocité de l'esprit ou du talent, mais par une force de volonté, par une puissance de charité, de dévouement et de sacrifice, comme en sont favorisées les créatures les plus privilégiées de Dieu.

Un pauvre ouvrier, nommé Pierre, avait cinq enfants, tous garçons, dont le plus âgé comptait à peine huit ans. Depuis quelques mois, le prix de tous les objets nécessaires à la vie s'était considérablement élevé. Pierre travaillait jour et nuit, et gagnait à grand-peine de quoi se procurer, au bout de la journée, un mince morceau de pain qu'il partageait en six parts, une pour chacun de ses fils, une pour lui.

Un jour, l'aîné de ses enfants, qui se nommait Joseph, ne voulut accepter qu'un quart de sa portion, c'est-à-dire tout juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim,

"Je ne me sens pas très-bien, dit-il à son père : mangez le reste ou partagez-le entre mes frères.

— Tu es malade, mon pauvre enfant ? Eh ! qu'as-tu ?

— Oh ! ce ne sera rien, mais je ne peux pas manger ; il vaut mieux que je me couche."

Son père le mit au lit ; et le lendemain matin, il alla prier un médecin de venir par charité visiter l'enfant malade.

Le médecin, qui était un homme compatissant et bon, se rendit aussitôt auprès de Joseph, et lui ayant tâté le pouls, ne trouva d'autre symptôme de maladie qu'une grande faiblesse.

"Monsieur, dit Joseph, ne m'ordonnez aucun remède, car je ne puis rien prendre.

— Tu ne veux rien prendre, mon ami ? lui dit le médecin, et pourquoi ?

— Oh ! ne me demandez pas pourquoi ; je ne le dirai jamais.

— Bon ! tu ne feras pas le méchant, et tu obéiras à la volonté de ton père et à la mienne. Il ne faut pas que les enfants soient capricieux.

— Oh ! Monsieur, je vous assure que ce n'est pas un caprice.

— Allons ! je ne veux pas te forcer à me dire ton secret ; mais je demanderai à ton père ce que signifie cette obstination à ne vouloir prendre aucun remède.

— De grâce, Monsieur, ne dites pas une pareille chose à mon père.

— Alors, explique-toi donc, ou certainement je vais le dire.

— Oh ! plutôt !... oui, plutôt, je préfère vous Pavouer. Mais d'abord ayez la bonté de faire retirer mes frères."

Le médecin fit sortir les enfants, et Joseph lui parla ainsi :

"Si vous saviez, monsieur le médecin ! dans ce temps de disette, mon pauvre père a bien de la peine à gagner un peu de pain. Je sens un chagrin affreux quand je vois ce bon père et mes jeunes frères souffrir faute de nourriture. Je suis l'aîné, j'ai plus de force que les autres, et je veux leur laisser manger ma part. C'est pour cela que j'ai fait semblant d'être malade et de ne pouvoir pas manger."

Le médecin essuya ses yeux et dit :

"Et toi, est-ce que tu n'as pas faim ?

— Oh ! si ; mais au moins je n'ai pas la douleur de voir tant souffrir les autres.

— Tu ne sais donc pas que tu mourras si tu te privas de nourriture ?

— Je le sais bien ; mais je mourrai avec résignation.

Mon père aura un enfant de moins à nourrir ; et moi, dans le ciel, je prierai Dieu pour qu'il assiste mon pauvre père et mes frères. Seulement, je désirerais bien que vous eussiez la bonté d'amener près de moi un prêtre. J'ai peur d'avoir fait un mensonge en disant que j'étais malade, et je ne voudrais pas mourir sans m'en être confessé et en avoir reçu l'absolution."

Le charitable médecin, touché de la générosité et de la piété de cet enfant, le serra dans ses bras ;

"Non, mon ami, tu ne mourras pas, lui dit-il ; Dieu, qui est le père de toutes ses créatures, veille sur celui qui souffre, qui travaille et qui prie. Ton père est bon et laborieux, toi tu pries et tu te dévot ; Dieu ne vous abandonnera pas."

Après avoir ainsi parlé, il courut à sa demeure, et ne tarda pas à revenir, suivi d'un domestique chargé de toutes sortes de provisions. Il fit asseoir à une table le vertueux enfant avec ses frères et leur père qui, en ce moment, revenait de son atelier. Jugez du plaisir que goûta cette honnête bienfaiter, en voyant la joie de toute cette famille, et les couleurs reparaitre sur les joues du petit Joseph.

Mais ce secours ne fut pas le seul : beaucoup de personnes charitables, ayant appris le dévouement filial et fraternel du jeune Joseph, s'empressèrent d'apporter à son père, les uns des vivres, les autres des vêtements, et quelques-unes de l'argent.

La famille de Pierre fut retirée de la misère ; et tout ce bien fut opéré par le dévouement héroïque d'un jeune enfant de huit ans.

Belle conduite d'un militaire.

I

UNE MAISON DE JEU.

Il y a quelques années, un groupe de jeunes officiers venait d'entrer dans une maison de jeu de la ville de Lyon. La plupart étaient des habitués de ce triste endroit : Un seul y venait pour la première fois. C'était un novice dans la science si funeste du jeu, et il avait juré à sa mère, avant son entrée au service, de ne jamais la connaître et de ne jamais mettre les pieds dans les lieux où on l'enseigne.

Depuis plusieurs mois il avait résisté à de pressantes sollicitations ; mais cette fois il s'était laissé vaincre : la crainte d'être tourné en ridicule, lui avait fait franchir le seuil d'un lieu qu'il avait juré de ne jamais connaître.

Bientôt les parties sont engagées. Le jeune officier y prend part.....la chance est contre lui... Il perd..... il perd encore. Il pâlit : la perte a de beaucoup dépassé